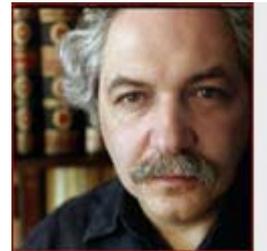


Rue noire



Cet habitant de Montreuil révèle un talent aux multiples facettes tant par son écriture que par sa créativité. Autobiographie, nouvelles, romans, polars, poésie et essais philosophiques font de Joseph Ouaknine un auteur éclectique à l'écriture foisonnante.

D'un tempérament audacieux, il n'hésite pas au cours du Salon du livre de Paris à prendre part à une expérience : la rédaction d'un livre interactif avec la participation des visiteurs. Ses ouvrages lui ont valu de nombreuses présentations à la radio ainsi que des articles dans des journaux...



Une journée en enfer

Une nouvelle de Joseph Ouaknine.

Je ne sors que la nuit, dans le silence des rues ensommeillées, loin du tapage diurne des marchés de banlieues ou du vrombissement intempestif des voitures empêtrées dans les bouchons des grandes villes. Savoir que le jour existe me déprime. Même l'aube et le crépuscule ne sont pour moi que les affreux éclats d'une anti-vie, de cruels clivages entre la vie et la mort ; la nuit représentant la vie, bien évidemment ! Normal... j'adore la nuit, c'est mon domaine. Rien qu'imaginer qu'il fait clair m'horripile ! Même dans mes plus mauvais cauchemars, je n'allumerais ne serait-ce le soupçon d'une lanterne. Une bougie me fait frémir. Ce ne sont pas les chats noirs qui portent malheur, c'est passer sous un lampadaire allumé. Une allumette me donne la chair de poule. D'ailleurs, chez moi, je vis toute lumière éteinte. Mes meubles sont noirs, mon parterre est noir, mes plafonds sont noirs. Tout est noir !

La nuit est une obscurité naturelle, alors qu'il faut l'artifice puissant d'un astre pour illuminer la destinée des hommes dépourvus de clairvoyance. La lumière est la vie, dit-on... mais le feu du soleil m'importe peu. Il n'est qu'une inflammation vivace destinée à enorgueillir les illusives beautés de la nature. Éteignez tout, que reste-t-il ? Pour preuve, la nuit, toute la magnificence de la voûte céleste et la grande bleue se rejoignent dans un néant froid et dénué de toute festivité. Au loin sur l'horizon, là où l'océan se perd dans l'invisible, il n'est point d'étoile qui brille !

Que m'importe de bronzer, si la nuit la couleur de ma peau n'est pas plus lustrée que celle d'un corbeau charognard ou moins fourbe que la robe d'un taureau promis au supplice ! Se vautrer sur une plage brûlante de soleil pour faire croire à une bonification des chairs dans la structure et la couleur, quelle calamité ! Goûtez-les, tâtez-les, vous verrez qu'elles ne sont pas plus tendres qu'un cul de poulet mal déplumé !

Et il ne suffit pas d'allumer des projecteurs sur la tignasse cuivrée d'une star pour faire croire à la magie de son charme ni de la farder de poudre aux yeux ou de l'enfariner de paillettes. Baissez le rideau et toutes les grâces du monde disparaissent. J'y vois clair dans la noirceur des artifices et je sais de quoi je parle ; je vénère le noir absolu ! Même la lune, compagne de mes virées nocturnes, ne pourrait s'enorgueillir de sa pauvre luminosité quand il suffit d'un nuage

pour étouffer les reflets argentés d'un ruisseau, illustrant ainsi l'indéniable plaisir de la disparition dans un néant le plus total. Tout réside dans la sensation : le goût, l'odorat, l'ouïe et le toucher représentent la véritable crédibilité des sens, le reste n'est qu'illusion, tricherie, méprise et falsification ! La brume n'est-elle pas la prémisse insalubre et fétide du lever du jour ? Le lever de rideau d'un théâtre impitoyable et cruel ? Le mirage n'est-il pas le fléau du voyageur perdu ? Même derrière des lunettes noires, vous ne pourrez jamais savourer les jubilations prodigieuses de l'apaisement nocturne ! La nuit porte conseil, apaise les souffrances quotidiennes, édulcore les cruelles déconvenues de nos civilisations corvéables à volonté ? Je ne suis pourtant pas pessimiste... bien trop réaliste, certes, mais pragmatique !

La nuit, quand les passants se hâtent pour prendre leur dernier métro, je vis enfin. Non, je ne suis pas vampire ni fantôme ; d'ailleurs, cela existe-t-il ? La nuit est si douce ; comment croire qu'elle ait pu engendrer des enfants de démons ! La nuit, tout est magique : qu'on s'y sent bien lorsqu'on perçoit un léger souffle de vent perdu dans les feuillages que nul ne peut voir ! Que c'est vibrant de plaisir d'entendre frapper le pavé des pas inconnus dont le bruit sourd ou aigu des talons nous laisse deviner s'il s'agit d'un vieil homme ou d'une jolie demoiselle ! Une bicyclette qui passe, la nuit, c'est aussi chatoyant qu'un ru prenant sa source au milieu des rochers de haute altitude pour s'engouffrer dans la vallée en gazouillant de bonheur. Écoutez les oiseaux s'endormir, sentez les parfums des villes anesthésiées s'engouffrer dans les avenues dénuées enfin de toute pollution... laissez-vous porter par le silence, laissez-vous bercer par les ténèbres, vous verrez que le monde de la clarté n'est qu'une factice satisfaction de l'existence.

La nuit, un monde majestueux s'éveille. Hugo n'a-t-il pas dit que la nuit monte, qu'on avait tort de croire qu'elle tombait ! Ils sont nombreux ceux qui ont encensé la nuit, mais combien sont-ils ceux qui ont glorifié le jour ? Même dans la chanson de Jacques Dutronc, *Il est cinq heures, Paris s'éveille...* il fait encore nuit !

Les aurores boréales sont les seuls parasites de la nuit, mais qui en est responsable ? Le soleil, évidemment ! Jaloux qu'il est de ne point pouvoir éclairer l'obscur face du globe. Pauvres pays nordiques, atrophiés dans une journée interminable, heureusement récompensés de leur calvaire par six mois de nuit !

Les animaux de l'obscurité sont mes compagnons et la nuit, tout se devine ou se découvre : là un chat miaule en faisant tomber le couvercle d'une poubelle, ici ou là une ultime fenêtre se referme, une porte claque pour la dernière fois... Un retardataire rentre chez lui, pressé, impatient... une voiture s'arrête à un feu rouge, une autre le brûle... Là-bas un chien hurle... peut-être est-il seul, accouplé au jardin d'une belle propriété dont il se doit de sauvegarder le patrimoine... Les charpentes refroidies craquent, tout comme les volets mal fixés ou les gouttières déjà humides... Les bruits des forêts ou de la mer nous parviennent de très loin. Qui les entendrait en plein jour ? D'ignobles individus épris de voyeurismes ? Écoutez les bouches d'égouts, dans lesquels s'engouffrent quelques rats à la recherche d'un peu de nourriture, exhaler les glauques clapotis des déjections humaines ou des relents d'éviers et d'urinoirs réunis dans un même infect borborygme de toute une journée... Une nuit entière ne suffit pas à dulcifier les odeurs nauséabondes du quotidien !

Quand tout le monde dort, je respire, j'existe enfin, je souffle de bonheur et de joie. Pourvu que ça dure ! Comme dirait l'autre. Tout à l'heure, les maudits coqs parachèveront la mort de ces paisibles instants, réveillant un monde qui n'y comprend rien. Moi, je retournerai me lover dans mon lit en attendant la nuit suivante. Et ni les auréoles des réverbères cachés dans la brume ou les feux clignotants des ruelles désertées et ni les halos des fenêtres étouffées derrière de lourds rideaux ou les enseignes lumineuses des cafés-restaurants, ne peuvent y changer quoi que ce soit : la nuit, le temps s'arrête pour les autres et ma vie se déroule.

Certes, je ne suis pas unique en mon genre, je le sais, mais je suis seule au monde ! Je n'ai pas d'amis, plus de famille. La nuit, j'arpente les rues que je connais par cœur, accompagnée de ce silence léger à peine entrecoupé par le tic-tic régulier de mes bottines nimbé quand il fait chaud

par le frou-frou de ma robe de soie chinoise, ombré quand il fait froid par l'épaisseur de ma lourde gabardine noire et rehaussée d'une fourrure de même teinte.

Cette nuit, j'ai décidé de pousser mes pas jusqu'au square des Mathurins que longent la rue du Moulin à vent et le canal des Batraciens. C'est loin, mais il fait bon et je me sens bien. D'ailleurs, je suis sortie plus tôt que d'habitude, ce qui me laissera suffisamment de temps pour rentrer au bercail avant le levé du jour. Je sors de mon logement du rez-de-chaussée sans même fermer à clé. Ici, il n'y a aucun risque ; il est vrai que j'habite entre le commissariat et la caserne des pompiers.

— Bonsoir Mademoiselle Sandrine, me lance le garde planté à l'entrée du poste de police, belle nuit, aujourd'hui !

— Bonsoir Monsieur ! Je réplique, bonne garde !

Je m'échappe rapidement de cet endroit trop éclairé. Par la droite, le chemin est plus court, mais je préfère prendre à gauche, par les sombres quartiers du bas village, là où personne ne me connaît. Je n'aime pas que l'on me pose des questions ou que l'on m'observe comme une bête curieuse. J'aime la discrétion, les passages furtifs et l'anonymat.

La nuit est bien noire, épaisse et chaude. J'avance d'un bon pas sur la chaussée, m'aidant du bord du trottoir comme repère. Je suis accompagnée d'un petit vent qui souffle dans le décolleté de mon dos et remonte mes épaules comme une caresse avant de s'engouffrer dans mes cheveux. Après le deuxième pâté de maison, je bifurque à droite. La rue est en pente douce. Une rue que j'adore ; je n'y rencontre jamais un chat, pas une voiture. Normal, c'est une impasse. Au bout, je pousse un tourniquet et me voilà dans un parc dont l'odeur de gazon fraîchement coupé me procure une bouffée d'oxygène. J'adore cette odeur. Elle évoque pour moi tant de souvenirs ! Étant petite, j'accompagnais souvent mon père aux champs couper la luzerne et le foin pour le fourrage. Je ramasse une poignée fraîche, hume la paume de ma main. C'est merveilleusement délicieux. Du coup, je m'assois un moment sur un banc pour respirer à pleins poumons, les bras écartés sur le dossier. Je hume et j'écoute les alentours tout en mâchouillant une brindille.

Avant de repartir, je tâte les minuscules brindilles. Dans le noir, tomber sur un trèfle à quatre feuilles est d'autant plus chanceux ! Je recompte ses quatre pétales puis le frotte entre mes mains et fais un vœu :

— Demain, j'irai prendre un billet de loterie.

Soudain, j'entends du bruit... des bruits de pas et des gloussements. Je n'ai pas le temps de déguerpier, un couple s'approche :

— Zut ! Notre banc est occupé ! Dit la fille.

— Il y en a un autre plus loin.

— Mais ce n'est pas le nôtre !

Mal à l'aise, je n'ose pas me lever. Je n'aime pas gêner et encore moins déranger les habitudes. Le couple passe devant moi tandis que je baisse la tête et croise les bras sur ma poitrine.

— Tu as vu ? Demande l'homme quand ils se sont éloignés.

— Oui. Je la connais, c'est Sandrine, une pauvre fille !

Quelques minutes plus tard, j'ai jeté mon trèfle et le reste et j'ai quitté le coin. Je ne suis pas offusquée, j'ai l'habitude. Et ce que je fais, ce n'est pas par plaisir, mais par nécessité. De toute façon, c'est la multitude qui me gêne. Je déteste être haranguée par une foule disgracieuse dont l'unique but est la moquerie pour un brin d'autosatisfaction. Être appréhendée ainsi par une fille sans scrupule ni retenue et sans autre témoin qu'un type lui contant fleurette pour en profiter, m'importe peu. D'ailleurs, ils ne pensent certainement déjà plus à moi... Pas besoin d'être voyante pour le deviner !

Après le parc, je remonte une étroite ruelle et j'arrive dans l'avenue des Martyrs. C'est la plus longue avenue de la ville. Il me faut plus d'une heure pour la parcourir de bout en bout, mais je n'ai pas le choix : le square des Mathurins est de l'autre côté. Je ne choisis pas mes emplacements au hasard. J'en ai quatre dans la ville, quatre endroits où je suis tolérée et respectée, quatre

esplanades et jardins où je ne risque rien, où je serai même protégée en cas de problème. J'ai eu du mal à faire ma place au début, mais à force de ténacité et de persévérance, j'ai réussi à m'imposer. Sans cela, je serais morte de faim, je n'ai que ça pour vivre et même pas décemment.

Mon premier client est Jacques. Je l'aime bien, il a la caresse facile. Il est tendre et c'est le seul avec qui j'éprouve un peu de plaisir. Les autres ne sont que des brutes sauvages sans retenue. Malgré son grand âge, Jacques est doux de peau. Il lui reste un peu de cheveux frisés dans lesquels j'aime enfouir mes mains pendant qu'il s'active sur mon corps. Il n'est jamais vulgaire et ne m'impose rien. Parfois, couchés sur la pelouse, nous restons un moment à bavarder ; pas trop, car il connaît mon emploi du temps restreint.

Après lui, j'ai le droit à un inconnu :

— Comment tu t'appelles ?

— Claudette.

— C'est combien ?

— 50 euros.

— C'est cher !

— C'est le tarif habituel.

L'homme écarte un pan de ma robe et glisse une main sur ma poitrine. Satisfait, il sort un billet de sa poche et le fait grésiller à côté de mon oreille en m'embrassant dans le cou. J'attrape doucement le billet, le tâte subrepticement puis le glisse dans mon petit sac. L'homme devient vite entreprenant ; je me laisse faire...

Je n'ai pas encore eu le temps d'arranger mes habits quand il se met à pleuvoir. En rageant contre les mauvaises prévisions météorologiques et cette pluie fine qui m'empêchent de terminer ma nuit, je ramasse mon sac, ajuste ma robe tant bien que mal et m'oriente vers la rue du Moulin à vent, celle qui me permettra de rentrer chez moi par le plus court chemin. Autour de moi, je n'entends plus un bruit. Toutes les filles ont dû rentrer chez elles ou sont parties s'abriter sous un porche. Certaines resteront au chaud dans la voiture d'un client comblé. Aucune ne m'a proposée de l'accompagner dans sa chambre. Elles me connaissent bien et savent que j'aurais refusé.

Soudain, une poigne de fer m'attrape par le bras :

— Où tu vas comme ça ?

Je ne connais pas cette voix. Je voudrais me retourner, m'extraire de l'étreinte, mais l'homme me plaque sauvagement contre un arbre.

— Arrêtez, vous me faites mal ! Revenez après la pluie...

— Si tu cries, je te tue ! Compris ?

Sentant un objet pointu dans les côtes, je ne réponds pas. Le sadique prend cela pour un assentiment, se colle contre moi puis se met à me toucher et à me palper comme un rustre. Dans mon dos, je sens son haleine chargée d'alcool. Sa grosse langue rugueuse effleure mon cou et mes oreilles. J'ai envie de vomir. Il m'attrape ensuite les deux mains dans le dos, me pousse vers un bosquet et m'oblige à me mettre à genoux... Pendant plus d'une heure, cet abject individu joue de moi comme d'une poupée, s'acharnant à trifouiller sans vergogne dans mes parties intimes. Il ne se rend même pas compte que je lui vomis dans son pantalon. Il me lâche enfin, en même temps que la pluie s'arrête, s'éloigne en titubant, sans un mot.

Combien de temps suis-je restée ainsi allongée sur la pelouse désormais glacée ? Je ne sais pas, je ne le saurais jamais... La bouche encombrée de sang, de sable et de sperme, je me redresse, désorientée, me mets à cracher et vomis de plus belle. Les gouttes de pluie coulent de mes cheveux sur mon front, se mélangent à mes larmes et dégoulinent sur ma robe déchirée. Cette robe, sale et nauséabonde, qui colle à ma peau comme une seconde peau. Je voudrais me cacher, qu'on ne me voit pas ainsi, mais déjà les voix des filles se rapprochent. Je me lève, me masse les cuisses et les avant-bras.

— Sandrine ! Que t'est-il arrivée ?

— Rien... ce n'est rien.

— Mon Dieu ! Tu t'es faite agresser !

J'ai chaud, je me sens mal. Quelqu'un dépose un manteau sur mes épaules :

— Prends-le. Tu me le rendras plus tard.

— Merci.

Je m'enfuis en courant, mais je dois vite ralentir pour ne pas me perdre. Je m'oriente comme un pigeon voyageur, en levant le nez et en écoutant... Il fait déjà jour ! Je voudrais battre des ailes ! Un bruit de pas derrière moi me fait sursauter. La nuit, je l'aurais entendu plus vite, je n'aurais pas été surprise :

— Voulez-vous que je vous aide à traverser, Madame ?

— Non merci, je connais le chemin.

Les voitures sont de plus en plus nombreuses et les piétons se pressent autour de moi. Je dois faire très attention car je n'ai pas pris ma canne blanche. Je ne la prends jamais la nuit. Elle me sert plus à dévoiler mon handicap à l'attention des gens distraits qu'à trouver mon chemin.

Malgré sa faible position, je sais que le soleil est là : je le sens brûlant sur ma peau. Et déjà les moteurs vrombissent, les voitures klaxonnent laissant échapper leur écœurante souillure. J'imagine les visages derrière les volants, c'est déprimant ! Je voudrais mourir, être loin de cette anti-vie. J'essaie de croire encore un peu qu'il fait nuit, que je suis seule au monde dans mon domaine. J'en veux terriblement à ce violeur de me faire endurer l'enfer des agités, moi qui n'avais pas connu la lumière du jour depuis des lustres. J'étais si petite quand j'ai été frappée de cécité à la suite d'une maladie, que son souvenir s'estompe au plus profond de mon être et là, ce voile translucide que je perçois comme une bougie allumée dans mon plus mauvais cauchemar me donne la chair de poule. Qu'ai-je fait au bon Dieu pour mériter un tel sort !

Éteignez tout ! Éloignez ce soleil ! Que le ciel redevienne noir ! Que le jour n'existe plus ! Couchez cette étoile malvenue qui ne flâne qu'au travers de notre propre chevauchée planétaire ! Déportez-moi de l'autre côté, là où il fait déjà nuit !... Cette lumière apporte la mort, le feu ! Ne voyez-vous point que cet astre brûle tout du haut de sa diabolique immobilité ? Que resterait-il sur terre s'il n'y avait point de nuit pour tempérer cette lente combustion du monde ?

Je n'ai pas besoin de voir, moi, pour savoir que les femmes ne sont belles que lorsqu'elles se dévoilent dans un fondu des salles obscures ! Pour preuve, le jour, elles se cachent sous d'énormes chapeaux, derrière d'épaisses lunettes noires, elles se fardent et se maquillent comme si l'immondice se pavanait sur leur peau outre-brunie. Pourtant, la nuit, dans les bras de leur amant, elles sont nues, démaquillées ! Défardées ! Dépoudrées ! Naturelles ! C'est alors qu'elles jouissent et savourent le bonheur ; leurs sentiments et leurs émotions se rejoignant dans un abîme si profond qu'elles crient au miracle. Au fond de leur lit, toute lumière éteinte, encore tremblantes et confondues dans leur satisfaction, elles imaginent voir des novas rayonnantes. Faut-il leur expliquer qu'il n'est nul besoin de lumière pour goûter au plaisir et que ce dernier ne serait pas plus vivace si toutes les étoiles de l'univers venaient à briller en même temps au-dessus de leur nid d'amour ?

Le jour est maudit ! Ne dit-on pas que le jour blanchit comme un sépulcre ? Qu'il blêmit comme un cadavre ? Que le jour baisse et qu'il tombe ? Au crépuscule, les yeux encore noyés d'un trop-plein de lumière, vous n'y voyez pas plus clair que dans la gueule d'une baleine calcinée. Voyez tous ces gens que je sens autour de moi et qui me bousculent... On dirait des fourmis par milliards ! On ne devrait pas dire qu'on donne jour à un enfant, on devrait l'avertir qu'on lui donne l'enfer !

J'ai de plus en plus chaud, mais je ne peux pas enlever le lourd manteau qui me protège du regard des autres. Un manteau dont je ne connais pas la couleur, mais dont les effluves parfumés rehaussent en mon cœur la force d'aller de l'avant. Je n'ai même pas effectué la moitié du trajet.

Encore un peu et je passe la journée dehors ! Des centaines de chaussures talonnent autour de moi dans un brouhaha incommensurable. Qui des talons plats ou pointus... qui des mocassins ou des baskets... qui des bottines ou des bottes... le tout n'est qu'un infâme semblant d'organisation ! Je n'entends pas le vent souffler dans les feuillages que tout le monde peut voir. Les vélos ressemblent à des motos, les motos ressemblent à des avions, les avions crissent de leurs ailes en hurlant des tuyères. Les oiseaux sont partis, leurs appels se confondent avec les interpellations incongrues des gens de rue. Désespérant !

Où sont les parfums de la nuit, les arômes de minuit ? Les charmes de la forêt ? Les rousles des mers enchantées ? Où sont les ténèbres et le silence ? Quel monde miséreux ! Pourquoi, malheureux coq, as-tu chanté si fort que tu as réveillé le diable en personne, asphyxiant la beauté de la nuit jusqu'aux tréfonds des égouts ? Même les rats ont fui l'insupportable, le nauséabond du quotidien ! Dire qu'il n'y a pas un individu pour le voir !

Devant chez moi, la garde a changé. L'homme du jour ne me connaît pas :

— Où allez-vous, Madame ? C'est une propriété privée !

— J'habite ici.

— Vous ? Vous avez vos papiers ?

— Non... je ne les prends jamais ; je m'appelle Sandrine, la nuit tout le monde me connaît !

— Attendez ici... Ne bougez pas !

Le garde téléphone à son supérieur, lui dépeint une situation licencieuse à ses yeux. J'écoute distraitement, moi qui, aux portes de chez moi, dois encore passer d'affreuses minutes au soleil. Même en mettant la main devant sa bouche, il ne peut m'empêcher d'écouter.

— Oui, mais elle est... un peu... Enfin, elle a un manteau rouge et une drôle d'allure, si vous voyez ce que je veux dire...

J'esquisse un sourire. Je découvre au moins la couleur de mon manteau.

— Ah bon ! Vous la connaissez... bien... bien... Oui, Sandrine, c'est le nom qu'elle m'a communiqué... Oui.

Le garde empoche son portable et me glisse à l'oreille :

— Vous pouvez passer, mais la prochaine fois, ne sortez pas habillée ainsi en plein jour. Ça fait mauvais genre dans le quartier, on pourrait recevoir des plaintes.

— Ne vous inquiétez pas.

Lorsque je referme enfin la porte de mon appartement, malgré les terribles heures que je viens de vivre, une incroyable sensation de bonheur me métamorphose et un immense sourire envahit mon visage :

— Enfin, il fait nuit !